

LE COURS BIBLIQUE

Le père LEGRAND faisait chaque semaine un « Cours biblique », commentaire de livres de la Bible avec un petit groupe. Quand il est rentré définitivement en France, j'ai proposé de continuer ce service. Je me sentais tout à fait préparé. Je suis un familier de la Bible : ni un savant ni un exégète, mais un contemplatif, un amoureux. Les traductions en baoulé des Evangiles et du Missel m'avaient amené à étudier de près les textes bibliques, et mon travail auprès des catéchistes était surtout une écoute avec eux du message biblique, et les innombrables homélies des prêtres sont essentiellement des écoutes de la Bible au profit de nos communautés.

Nous faisons une rencontre par semaine. Je n'aimais pas bien le nom : « cours biblique », ça fait un peu scolaire, comme un enseignement. Alors que c'est surtout le témoignage d'une écoute, d'une méditation, dont le fruit est valable pour la vie de tous les jours. Mais il est inutile de se disputer pour des mots, j'ai gardé le nom, surtout en souvenir du père LEGRAND.

Les « cours » commençaient avec l'année pastorale et s'interrompaient pendant les vacances scolaires, un bon nombre de participants étant des instituteurs ou des professeurs. On commençait à une trentaine, et au fur et à mesure que l'année s'avancait, les effectifs se réduisaient, pour arriver à une dizaine en fin d'année.

Je choisissais chaque année un livre biblique, de l'Ancien ou du Nouveau testament. On ne lisait pas tout. Il faut reconnaître qu'il y a dans la Bible des passages merveilleux et indispensables, mais il y aussi des chapitres sans grand intérêt ou même parfois ennuyeux. Un des intérêts de nos rencontres bibliques était précisément de signaler ces moments importants de la révélation. J'expliquais, j'interrogeais, cherchant notamment à faire découvrir les correspondances entre les traditions bibliques et les traditions africaines. Ce qui était difficile, c'était de partager, d'amener chacun à s'exprimer et à écouter les autres. C'est toujours difficile : il y en a qui ont du mal à s'exprimer, et d'autres qui sont intarissables et veulent toujours accaparer le temps de parole même s'ils n'ont rien à dire.

Une autre difficulté du cours est la multiplicité des traductions bibliques.

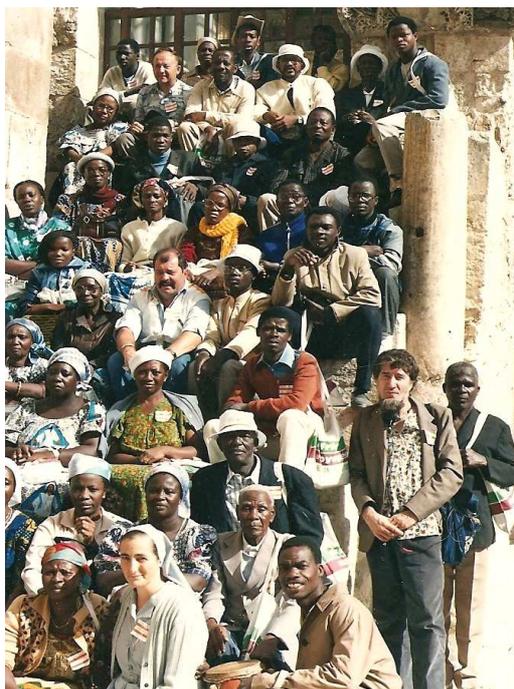
Les traductions les plus répandues et les moins chères n'ont aucune note et n'aident pas à la lecture personnelle. Les plus valables, bien présentées, avec des notes explicatives abondantes sont chères et difficiles à trouver. Il faut être à l'affût des rares promotions.

Ces rencontres bibliques ont duré de nombreuses années. La guerre les a interrompues un ou deux ans, puis elles ont repris. Mais elles ont cessé définitivement lors de la création de l'école de la foi, lancée par le Père Georges Oka, qui a pris presque tous mes « élèves ».

PELERINAGE EN TERRE SAINTE

Le Père PASQUIER, au temps où il était curé de Bouaké, organisait régulièrement (tous les deux ou trois ans) des pèlerinages en terre sainte. Il avait confié son projet à la bienveillance du président Houphouët Boigny, qui assurait à chaque fois la participation d'une vingtaine de fidèles pauvres ou méritants.

En décembre 87, 60 personnes sont parties à Jérusalem, avec escale à Rome au retour. Parmi eux, une vingtaine de catéchistes. J'avais été invité pour filmer le pèlerinage en vidéo.



Ce furent quinze jours merveilleux. Les catéchistes, pour la plupart, n'étaient jamais sortis de Côte d'Ivoire, ils découvraient un monde nouveau, et notamment tous les lieux où Jésus avait passé et dont ils parlaient si souvent dans leurs prédications. Ils avaient emporté leurs tam-tams et assuraient l'ambiance sonore. Pour moi aussi, ce fut une découverte, et le partage de cette découverte avec d'autres *émervillés* ajoutait beaucoup à la qualité du pèlerinage. J'étais souvent sollicité par des anciens ne parlant pas français pour leur traduire en baoulé les explications du guide ou des livrets.

Je ne retiendrai que quelques moments parmi les plus inoubliables :

- la messe au lieu de la naissance de Jésus. Une espèce de grotte où l'on descend, avec au plafond des lampes à huile qui ajoutent à la lumière électrique leurs flammes vacillantes et leur odeur de rance. Dans ce lieu sacré, le recueillement est intense : la lumière est faible, on parle et chante à voix basse, on ne joue pas de tam-tam pour ne pas faire tomber tous les objets suspendus au plafond depuis des siècles. On vénère avec une grande ferveur l'étoile qui marque le lieu précis de la nativité. Par contre, pas loin de là, dans l'église des bergers, les chants et les tam-tams peuvent se déchaîner tandis qu'on tourne autour du sanctuaire.
- les baptêmes dans le Jourdain, là encore à l'endroit probable des événements. Deux baptêmes : la maman de Grégoire Ahongbonon et Viviane, une jeune fille de Yamoussoukro.
- La traversée du lac en bateau. La lecture de l'évangile durant la traversée est impressionnante, quand on pense aux innombrables passages de Jésus sur l'eau et à ses discours prononcés sur le rivage.
- Le mont des béatitudes. En fait, c'est une petite colline au bord du lac. A l'heure où nous y sommes arrivés, le soleil tombait sur le lac, grosse boule rouge illuminant les cactus et les bougainvillées. Nous nous sommes assis et avons chanté : *Qui habitera dans ta*

maison, Seigneur ? Qui reposera sur ta montagne ? Les couplets se déroulaient, presque à voix basse, comme si personne ne voulait élever la voix et détourner l'attention des autres, toute absorbée par le spectacle.

- Le port de Césarée. Le Père nous a rappelé que c'est de là que sont partis au loin les premiers messagers de l'Évangile, notamment Paul. Si l'on prend le bateau à Césarée, on arrive à Rome, et on peut continuer, passer le détroit de Gibraltar et aboutir en Côte d'Ivoire. Et face à la mer, nous avons chanté : *Envoie tes messagers, Seigneur, dans le monde entier.* Encore un moment de grande émotion.

- A Jérusalem, près du Jardin des Oliviers, il y a l'Église des nations, et à l'intérieur le rocher de l'agonie. Chacun de nous est venu à son tour demander pardon de ses péchés en embrassant le rocher, y compris Aminata, la femme musulmane qui faisait le pèlerinage avec nous. Après notre prière, un vieux moine s'est approché de moi et m'a dit : « Il paraît que vous venez de la Côte d'Ivoire. Nous connaissons bien la Côte d'Ivoire. Chaque année, nous recevons les dons que vous envoyez pour aider les Lieux saints. Tenez ceci comme souvenir, en remerciement. » Et il m'a donné un tout petit paquet, tamponné *catholic church* contenant un minuscule morceau du rocher de l'agonie, à peine plus gros qu'un grain de café, que j'ai gardé précieusement. Et depuis, à la cathédrale de Bouaké, chaque vendredi saint, avant de faire la quête pour les lieux saints, je rappelais ce souvenir et je montrais le petit paquet pour témoigner aux chrétiens de Bouaké que leur argent n'est pas perdu mais arrive réellement à destination.

- L'Église du saint Sépulcre ne m'a pas beaucoup impressionné ; trop de bazar, trop de chandeliers, d'encensoirs, trop de chapelles imbriquées les unes dans les autres et appartenant à une foule d'Églises qui donnent une impression désagréable de concurrence.

En ce lieu cependant, une chose m'a frappé. Nous avons traversé une chapelle où quelques moines chantaient, indifférents au passage continu des touristes et des pèlerins. Le guide nous a dit que dans cette chapelle des moines se relayaient jour et nuit pour chanter les Psaumes, rien que les psaumes, à la suite, sans interruption. En pensant à eux, il m'est arrivé souvent, au lieu de réciter l'office tel qu'il est prévu dans le Livre des heures, de prendre simplement le livre des Psaumes et de réciter les psaumes à la suite, sans contrainte de durée ni de moment de la journée ; ça peut durer cinq minutes comme ça peut durer une heure. C'est très priant, c'est très reposant.

- Nous avons fait, comme tous les pèlerins, le chemin de croix dans la vieille ville de Jérusalem. Notre groupe priait et chantait, des habitants croisaient notre groupe en fumant, en poussant des brouettes, en s'interpellant ; des commerçants haranguaient les clients, dans une indifférence totale à ce que nous étions en train de faire. Par contre, une femme vietnamienne ou coréenne s'était jointe à notre groupe, et chaque fois qu'on s'arrêtait pour une station et qu'on dressait la croix, elle s'approchait de la croix le plus près possible, baissait le tête et se mettait à pleurer en silence. Et je pensais : notre Jésus, les gens de son pays ne l'ont pas reçu, mais des étrangers viennent de l'autre bout du monde pour lui dire leur amour. C'est un des fruits de la mission.

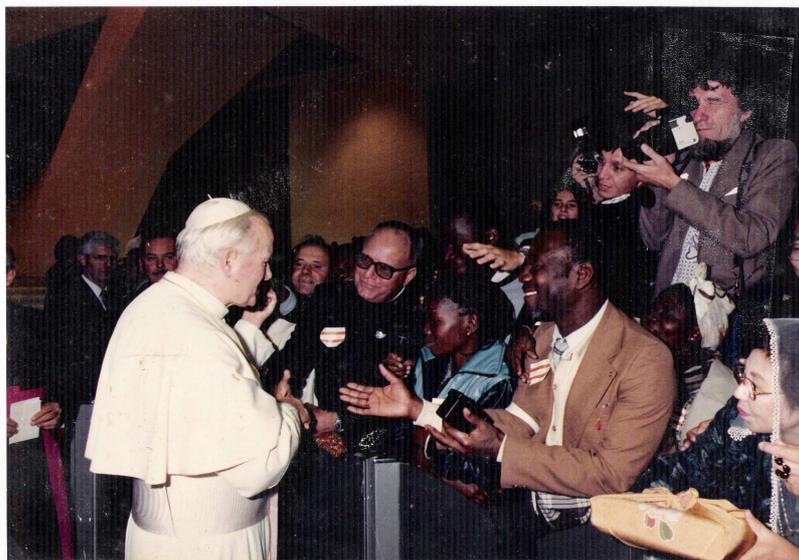
- Un matin, nous sommes allés au mur des lamentations. C'était un jour de bar-mitzva, profession de foi des jeunes garçons. Des petites tables étaient installées un peu partout. Des gens arrivaient avec des rouleaux de la Thora magnifiquement illustrés. Ils les ouvraient et les déposaient sur les tables. Les jeunes gens, bien habillés, des philactères au front et aux bras, se mettaient à lire (ou chanter) le texte en suivant du doigt le passage choisi. Ils hésitaient parfois, saisis par l'émotion. Leurs parents et quelques rabbins

suivaient le rite avec amour et fierté. Je suis resté un bon moment, comme fasciné. J'ai filmé rapidement deux ou trois groupes. Cela me rappelait exactement la scène de Jésus à douze ans dans le film *Jésus de Nazareth*. C'était très ressemblant, sauf que les garçons de Jérusalem n'avaient pas les beaux yeux bleus du jeune Jésus du film.

PASSAGE A ROME

Sur le chemin du retour, nous nous sommes arrêtés à Rome. Pour la plupart des pèlerins, c'était une découverte : les basiliques majeures, surtout Saint Pierre, les catacombes, la visite à l'ambassade de Côte d'Ivoire, avec un repas au menu totalement ivoirien.

La rencontre du Pape a été aussi un grand moment, dans l'immense salle des audiences. La mise en place se fait très lentement, dans une atmosphère de fête foraine. Chaque groupe chante dans son coin, repérable par ses habits nationaux, il y a même des groupes de majorettes avec leurs boules de fleurs. Soudain, on annonce l'arrivée du pape. Dès qu'il paraît dans la porte donnant sur l'estrade, il y a quelques secondes d'un silence soudain et total. Puis c'est l'éclatement des cris, des applaudissements, des vivats. Il y a une ambiance qu'on pourrait dire surnaturelle. Sans s'en rendre compte, on se surprend à applaudir et à crier. Ensuite, le pape prend la parole. Mais ce qu'il dit n'a aucune importance. Ce que tout le monde cherche, c'est sa présence, le voir, être là avec lui. Et quand il descend dans l'assemblée, chacun voudrait le toucher et lui parler. Quand il est passé devant le Père PASQUIER, le père a essayé de lui présenter notre groupe, mais je ne pense pas qu'il ait entendu, il était déjà parti plus loin.



Le pèlerinage se termine à la basilique Saint Paul hors les murs, au pied de la statue de l'apôtre des nations. Un dernier chant, en baoulé : *Asonu, asonu o ti nawlè (l'Eglise est vraie)*.

Je ne saurais oublier, parmi les grands moments du passage à Rome, la visite des boutiques d'objets de piété près de la place saint Pierre, les *Soprani*, *Comandini* et autres noms réputés.

Si certaines abidjanaises riches s'étaient attardées avec convoitise devant les vitrines des diamantaires d'Haïffa, ici c'est les catéchistes qui étaient médusés. Ils n'avaient jamais vu autant de statues, de chapelets, de médailles ... en si grand nombre dans des espaces aussi réduits, et à

des prix aussi abordables. Je leur indiquais les prix en traduisant les liras en francs cfa, et beaucoup regrettaient d'être si pauvres devant tant d'objets si désirables.

Un vieux chrétien de Botro avait acheté une statue de Marie très belle et un peu grande qu'il n'arrivait pas à mettre dans sa valise. Pendant tout le chemin du retour, car ou avion, il l'a portée dans ses bras avec amour comme un bébé, je suis sûr qu'il ne l'aurait confiée à personne.

La rencontre des gens de la brousse avec le monde moderne a donné lieu à des tas de situations et de réflexions cocasses. Je n'en retiendrai que deux :

- Père, la basilique de saint Pierre, est-ce que c'est lui-même qui a fait ? Ou bien c'est un autre qui a fait et on a mis son nom dessus ?

- Père, l'homme qui a fait la Basilique, est-ce qu'il est mort ? S'il n'est pas mort, il faudrait lui demander de venir quelques jours dans notre village : nous sommes en train de faire une nouvelle église et il pourrait nous aider beaucoup.

Le Père Pasquier a conduit un nouveau pèlerinage en 89. Mais je crois que, par la suite, l'organisation des pèlerinages a été réservée à la Direction nationale des œuvres.